

BULOT, Thierry et VESCHAMBRE, Vincent (dir.) (2006) *Mots, traces et marques. Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*. Paris, L'Harmattan, 246 p. (ISBN 2-296-00774-0)

Jean-Pierre Augustin

Volume 51, numéro 143, septembre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/016602ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/016602ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

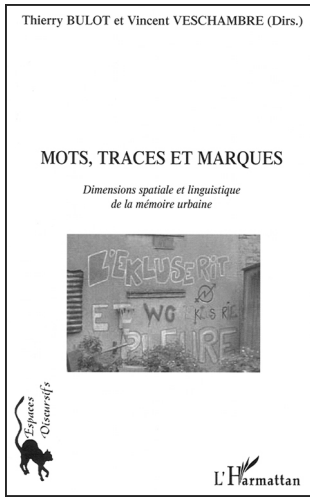
0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Augustin, J.-P. (2007). Compte rendu de [BULOT, Thierry et VESCHAMBRE, Vincent (dir.) (2006) *Mots, traces et marques. Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*. Paris, L'Harmattan, 246 p. (ISBN 2-296-00774-0)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 51 (143), 245–246.
<https://doi.org/10.7202/016602ar>



BULOT, Thierry et VESCHAMBRE, Vincent (dir.) (2006) *Mots, traces et marques. Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*. Paris, L'Harmattan, 246 p. (ISBN 2-296-00774-0)

Comment et pourquoi nomme-t-on le territoire? Comment les discours sur l'espace contribuent-ils à la construction des sociétés? Telles sont quelques questions que pose cet ouvrage original qui sera utile aux chercheurs s'intéressant «aux dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine». Résultant de la collaboration d'un sociolinguiste (T. Bulot) et d'un géographe (V. Veschambre), il s'inscrit dans les réflexions et les recherches sur la ville autour du marquage de l'espace, et vise à montrer que les rapports de pouvoir et les hiérarchies sociales qui découlent des formulations langagières doivent être décodés, analysés et mis en perspective.

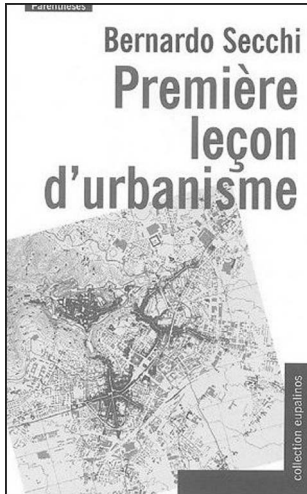
Dès l'introduction, les directeurs de l'ouvrage soulignent l'intérêt d'intégrer la dimension spatiale en sociolinguistique et d'envisager l'espace comme langage et production discursive. Ils insistent sur les luttes de classement et les hiérarchies sociales qui sont en jeu dans l'appropriation de l'espace. En ce sens, l'ouvrage se situe bien dans les recherches de géographie sociale qui sont une des spécificités de l'UMR ESO du CNRS, mais son intérêt

vient de la prise en compte de la sociolinguistique urbaine pour comprendre et analyser le «procès d'appropriation de l'espace». Deux grands types de marquage sont identifiés: le *marquage signalétique* (enseignes, plaques commémoratives, inscriptions murales, panneaux, etc.) et le *marquage langagier* produit par des discours associés à des espaces particuliers.

Le livre est construit autour de neuf chapitres. Le premier (écrit par F. Ripoll) propose une approche théorique des rapports entre marquage et attribution (voire assignation) de l'espace qui permet de dégager la catégorisation et la hiérarchisation des espaces et celle des individus ou des groupes sociaux. Il offre des éléments utiles à la recherche comme ceux des différences idéal-typiques entre la trace et la marque, ou ceux liés à la dimension spatiale de la violence symbolique. Les autres chapitres sont centrés sur des analyses particulières concernant les discours de la politique de la ville en France (S. de Lafargues), les écrits-icônes urbains (B. Raoulx et G. Chourio), les discriminations liées au discours de fragmentation des villes (T. Bulot), à la ségrégation sociolangagière (A. Lounici), aux représentations de la ville d'Alger (T. Mefidene), à la construction mémorielle des espaces urbains à partir de l'exemple d'ATD quart-monde (V. Veschambre), au marquage des squats en Europe (D. Zeneidi) ou à l'analyse des rapports entre le populaire et la saleté (R. Séchet). Le livre se lit facilement; bien introduit il fournit des éléments théoriques et des études de cas bien choisies et originales; on peut regretter cependant l'absence d'un chapitre de conclusion qui aurait permis une ouverture à d'autres exemples, notamment à l'usage survalorisé de certains secteurs urbains, même si l'objectif du livre était de se centrer sur la catégorisation d'espaces défavorisés. À ce niveau, le pari est réussi et nous avons particulièrement apprécié le chapitre 8 concernant les squats en Europe et le chapitre 9 proposant une grille d'analyse sur les liens entre le populaire et la saleté et évoquant l'actualité en France d'un nettoyage au karcher.

Au total, l'ouvrage offre des perspectives novatrices, généralement peu prises en compte en géographie, qui montrent bien que «derrière les catégories spatiales, ce sont bien des catégories sociales qui sont à l'œuvre», et que la mise en mots des espaces et des groupes sociaux qui y sont associés s'inscrit dans des logiques de valorisation ou de dévalorisation, c'est-à-dire dans des classements construits qui ne sont jamais neutres.

Jean-Pierre Augustin
Université de Bordeaux III



SECCHI, Bernardo (2006) *Première leçon d'urbanisme*. Marseille, Éditions Parenthèse, 155 p. (ISBN 2-86364-635-4)

Professeur d'urbanisme à l'*Istituto Universitario di Architettura di Venezia*, Bernardo Secchi expose dans *Première leçon d'urbanisme* ses réflexions sur l'urbanisme. S'il propose une leçon, c'est davantage le partage de son expérience et de ses interrogations qu'un résumé de la discipline et de son histoire. En se basant sur les travaux de nombreux autres auteurs, il entreprend une réflexion sur la pratique urbanistique du XXI^e siècle. Quel est l'objet

de cette pratique; quels sont les thèmes et les problèmes auxquels est confronté l'urbaniste; quelles sont les parties de son savoir et de ses techniques davantage susceptibles de traverser le temps? Voilà les questions auxquelles Secchi entreprend de répondre dans son ouvrage.

À l'heure de la mondialisation, Secchi considère l'urbanisme comme la trace laissée par l'ensemble des pratiques visant la modification du territoire et de la ville. Son examen suppose à la fois la nécessité de considérer les réalisations de ces pratiques et les discours qui les ont engendrées. À cet effet, la pratique du territoire et de la ville concerne autant l'expérience quotidienne qu'une compétence spécifique. À l'instar de la plupart des autres disciplines, l'urbanisme a adopté, au cours de la modernité, une structure discursive dans laquelle le récit de l'émancipation collective et individuelle a tenu un rôle prépondérant. Si on a longtemps pensé que l'action de l'urbaniste mettrait fin au processus de dégradation des conditions de la ville et du territoire, l'urbaniste est aujourd'hui une figure située entre l'éthique du pouvoir et la recherche d'une vérité fugace.

Dans *Première leçon d'urbanisme*, l'auteur ne veut pas faire une histoire de l'urbanisme. Il entreprend plutôt d'en reconstituer l'*arbre épistémologique*. Bien que l'urbanisme se soit inspiré du discours des sciences modernes, Secchi l'associe davantage à un savoir qu'à une science. À cet effet, l'urbanisme tente de plus en plus de sortir de sa tendance héroïque et corrective, si bien qu'il balance aujourd'hui «entre l'étude du passé et l'imagination du futur» (p. 35). La conception de l'urbanisme que propose Secchi est celle d'un savoir mouvant, où le projet de l'urbaniste n'est pas seulement évalué par rapport aux normes qui l'orientent et le limitent, mais par une série d'évaluations concrètes, notamment celles induites par les acteurs et les ressources qu'il tente de mobiliser. C'est là, sans conteste, l'image d'un urbanisme ouvert et dilaté.